

MARIE CÉLIE AGNANT

Le marronnage en héritage

On a tous ce besoin d'une parole capable de nommer, de rappeler, décrire, expliquer, peindre, toucher, caresser, que sais-je encore, une parole passerelle entre passé, présent et avenir, parole *poto-mitan* entre nous et les autres, parole à sculpter, parole à modeler, à mettre au monde, à créer... sans cesse.

On est aussi issu d'un espace particulier, avec des repères, parfois un pays, le plus souvent une histoire que l'on voudrait acceptable, que l'on espère pouvoir raconter, des acquis et, bien sûr, une langue que l'on dit nôtre et que l'on croit ou rêve d'habiter; et on nous enseigne dès le berceau que nous sommes ceci ou cela et que notre vie n'a de sens qu'à l'intérieur de ces repères.

Puis vient un temps où l'on découvre que l'on se trompe, peut-être, et qu'on n'a en commun avec les autres que la vie qui nous est prêtée et notre fragilité d'être humain. On s'engage alors dans une quête multiple et folle, sans doute pour retenir le temps afin d'avoir le temps de devenir comme les autres, ou encore, fortifier la vie, ou ce qui tient lieu de vie, fil ténu, tellement dérisoire. Puis on tente de nommer: Quête de soi, d'un espace, quête identitaire, quête surtout d'une langue, celle que l'on veut à toute force faire advenir, celle que l'on veut faire sienne, posséder, avec laquelle on veut faire corps, pour pouvoir nommer, rejoindre l'autre, pleurer, enfin dire, crier, refuser, déclarer, célébrer, faire exister, donner vie; en croyant bêtement que tout n'est qu'une question de parole.

La langue rêvée

On se met alors à rêver obstinément cette langue qui donnerait accès à cette parole nécessaire. On la désire plus que tout, cette langue, comme une promesse de lumière. On la rêve sensible, palette de couleurs, langue métronome, langue tambour, langue à fleur de peau, elle voue un culte sans failles à la poésie. Tout ce que l'on peut souhaiter semble enclos à l'intérieur de cette langue. On la veut pour mieux aimer tout ce qu'il y a à aimer, dire l'amour, le chanter, transmettre quelque chose qui nous paraît beau ou d'une grande

importance: un héritage, des histoires, ou pour tendre la main, toucher les cœurs.

On se bat pour l'appivoiser, on tente de la séduire, on change de peau, on se fait alchimiste et on essaie tous les dosages, puis entomologiste, travaillant sans relâche avec la plus grande précision, on essaie d'accoucher de chaque mot dans l'attente d'une révélation. Chaque mot, pourtant, nous donne la pleine mesure de notre impuissance. Sans doute, ne savons-nous pas comment agencer sur la langue les syllabes et dans la tête les idées, dans cette langue qui nous défie.

Retrouver la langue dérobée

Avant toutes choses, faudrait sans doute nommer ceux qui se sont rendus coupable du rapt, nommer ceux qui l'ont dérobée, cette langue, ou qui nous la refusent, reconnaître les circonstances de la perte. Le doute est là, vigile implacable. Les souvenirs s'embrouillent. Seul demeure le cri. On s'obstine. Rature après rature, désir violent d'engendrer les paroles, mais comment écrire à partir d'une langue toujours à négocier et inspirée par une imagerie totalement démente, celle du rapt, du vol, du sac, du pillage et du déni? Comment écrire à partir d'un cri? Écrire, le corps plein à ras bord de ce cri, ce cri dans la tête et dans les poignets, ce cri, surtout, dans le gosier, cri dans les reins et au ras des paupières? Faut-il écrire comme écrirait un prisonnier au fond d'une nuit de silence? Au fond de cette nuit, accoucher d'une lallation rythmée par les battements affolés d'un cœur traqué par cette parole absente, et par cette rumeur sourde, ces mots informes qui roulent dans les tempes. Écrire, dans la double urgence de la langue à retrouver et de tout ce qu'il faut dire, car rien n'a été dit puisqu'on s'obstine encore et encore à traquer les mots.

Écrire ou marronner

J'ai appris dès l'âge de trois ans, sur un tabouret, aux pieds d'une grand-mère et de parents généreux, dans les comptines et les fables ânonnées, ce pouvoir merveilleux des mots, de tous les mots prêtés. J'ai été bercée par leur musique, j'ai tenté de décoder leurs mystères, et ce, même lorsqu'ils étaient déclinés dans une langue bâtarde. Et j'ai su d'instinct dès ma première aube, sans doute à

cause des accents de cette langue bâtarde, que j'avais perdu toutes les clés, qu'il ne m'en restait qu'une seule: celle du marronnage. J'ai compris, dans ces premiers balbutiements, qu'il me faudrait marronner pour avoir le droit d'exister. D'autres, peut-être, écrivent; moi, je marronne. Pour résister; pour exister. Marronner dans la forêt des mots pour enfin accéder à la lumière, marronner pour sauver ma peau, celle de ceux qui me ressemblent, de mes enfants, des enfants de mes enfants, pour dire que nous existons; ne pas laisser le sable s'engouffrer dans la gorge, ne pas mourir étouffés sous le cri.

Désir de parole: légitime ou non?

Puis un jour, à seize ou dix-sept ans, arrive comme vient un ouragan ce besoin de plus en plus vital de peindre l'indicible, cette force irrésistible qui part des entrailles pour dire non aux violences séculaires, violences politiques gratuites, violences systémiques, violences symboliques et autres. Aujourd'hui, je sais que les écrivains écrivent dans la jouissance. C'est ce qu'ils disent. Douleurs, angoisses et peines sont transmues en désir palpitant, en ouate fraîche dans laquelle on plonge comme on plongerait dans un corps. Transfigurées sous leur plume, douleurs, angoisses permettent d'atteindre l'essence des choses, sans doute une sorte de nirvana.

Mais avec le galop impatient du désir de paroles, pour moi, est arrivée aussi la souffrance. Avec elle, un vent de violence, quelque chose qui jaillit en grand tumulte, paroles à bout de course, à bout de forces. Et je comprends la mesure du mot *impuissance*, et je comprends surtout que des mots manquent, beaucoup de mots, trop de mots, avec une obstination hostile et inébranlable, refusent de s'aligner dans la colonne du futur. Avec la souffrance est aussi venue la colère, sourde, épaisse, celle qui s'étale telle la poix, emprisonne l'âme, mutile, vous laisse sans voix et vous pousse à mugir. Puis un jour, je découvre le gouffre immense entre le mot et la parole. Je note ce jour-là, un verbe, un seul: *hurler*.

Écrire avec ce dont on dispose: des mots fous.

Le temps presse. J'apprends à ordonner le chaos. Encore et encore. Vouloir discipliner des mots fous, débroussailler une mémoire en pagaille, dans un sentiment croissant de l'urgence. Du fond du cœur, une douloureuse amertume remonte vers le gosier assailli par ces mots fous. Toujours plus d'amertume au bout d'une plume confuse qui ne sait encore reconnaître qu'un seul chemin, celui des ombres grimaçantes d'un passé lourd et d'un avenir chaque jour plus obscur. Ma plume s'obstine à écrire de longues missives à un dieu sourd-muet dans une langue dans laquelle je ne serai jamais chez moi.

Il m'arrive de penser qu'il faudrait peut-être apprendre d'autres langages, aborder d'autres rives, me faire bercer par d'autres vents, apaiser mes soifs à d'autres embruns.

Comment celle qui ne sait même pas appeler l'ironie et l'humour à la rescousse peut-elle oser rêver prose sensuelle? Comment convaincre Éros que me voilà prête à assembler les mots de la séduction pour une prose insouciant ou insolente? Trop de cris, trop de turbulences, trop de cauchemars obsèdent mes pages, toujours aux aguets, ils hantent les lieux de ma parole. Marronne aguerrie, ma langue pourtant se refuse à la tricherie, se refuse à la double bâtardise.

La souffrance demeurera, sans nul doute. Éternelle, elle sera comme ma vie de marronne. Obsédante, elle demeurera puisque mon rapport avec la langue demeurera toujours plus utilitaire et pratique qu'intimiste.

Prendre la parole est nécessaire, expliquer est inutile et plus souvent qu'autrement périlleux, car le risque est grand de se retrouver face à un constat d'échec lorsqu'on se rend compte qu'il y a encore tant de choses à découvrir, à comprendre, à écrire.

Un jour, peut-être, se rempliront les pages de mon livre inachevé. Mot après mot, ligne après ligne, le livre grandira, prendra substance, et le sens de tout, peu à peu, trouvera sa forme... peut-être. À force de marronnage et de découvertes, un jour, peut-être, la marronne se muera en écrivain. Ce jour-là, j'abandonnerai ma vieille peau fatiguée, mon livre se remplira de mots nouveaux, et l'écriture, trouée de lumière, vent de délivrance, m'accueillera, me prendra par la main, cap vers le nirvana, comme la ouate douce accueille le corps aimé.

